



Julien Green

Œuvres complètes

II

TEXTES ÉTABLIS, PRÉSENTÉS ET ANNOTÉS
PAR JACQUES PETIT

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

JULIEN GREEN

*Œuvres
complètes*

II

TEXTES ÉTABLIS, PRÉSENTÉS
ET ANNOTÉS PAR JACQUES PETIT

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1973,
pour la chronologie,
les notices, les notes et les variantes.

© Julien Green et Éric Jourdan, 1973,
pour « Je est un autre ».

© Julien Green, 1973,
pour les textes inédits de Julien Green.

1. $\text{COP} = \frac{Q_2}{W}$

2.

3.

4.

5.

6.

7.

8. $\text{COP} = \frac{Q_2}{W}$

9. $\text{COP} = \frac{Q_2}{W}$

10.

11. $\text{COP} = \frac{Q_2}{W}$

12.

13.

14. $\text{COP} = \frac{Q_2}{W}$

15. $\text{COP} = \frac{Q_2}{W}$

16. $\text{COP} = \frac{Q_2}{W}$

ÉPAVES¹

2 .

PREMIÈRE PARTIE

Par les soirs de beau temps^a, Philippe rentrait chez lui à pied, soit qu'il eût le souci de sa santé ou qu'il aimât à s'attarder dans les rues à la chute du jour. Sa promenade favorite le conduisait des hauteurs du Trocadéro à la Seine. De là il suivait le quai¹. Un après-midi d'octobre, il varia cet itinéraire et prit le boulevard Delessert qui descend en pente oblique du carrefour de Passy pour déboucher en vue du pont d'Iéna. Arrivé au parapet de la rue Beethoven², il s'arrêta.

À cet endroit les maisons s'écartent pour laisser passer la rue qui aboutit au fleuve. Un escalier de cent marches corrige la différence de niveau entre le boulevard et le cul-de-sac; des becs de gaz en éclairent assez mal les trois paliers successifs. Sur la droite de l'escalier, une sorte de gouffre attire le regard.

D'abord Philippe n'y vit rien. Il eut beau se pencher, les réverbères, quoique faibles, empêchaient son œil de s'accoutumer à l'ombre qui régnait^b dans la cavité béante, mais un bruit de voix s'élevait jusqu'à lui. Ses deux mains gantées à plat sur la pierre, il inclinait le torse au-dessus du vide. La muraille pouvait avoir douze mètres de haut. En bas deux personnes se disputaient.

Parfois, le roulement des voitures couvrait le son de leurs paroles, ou bien des passants s'approchaient afin de voir ce que regardait cet homme. Philippe s'éloignait alors, attendant d'être seul pour revenir sur ses pas.

Cette fois il descendit l'escalier jusqu'au premier repos mais n'osa s'aventurer plus loin. Sa grande ombre, haute et droite, se projetait sur la maison qui lui faisait face, et le trahissait. Par prudence il recula, puis monta vers le boulevard et reprit son poste au parapet. Là il entendait

un peu, mais ne voyait rien. Plus bas, pour une raison qui lui échappait, il n'entendait pas du tout et la crainte de se faire découvrir lui défendait de voir.

C'était un homme et une femme. Sans doute se tenaient-ils dans l'angle formé par la paroi de l'escalier et la muraille qui bouche l'impasse. Tout à coup, la voix de l'homme devint plus forte; il répéta la même phrase à plusieurs reprises et se tut. Au bout d'un instant ils se mirent en marche.

Philippe ne bougea pas. Il les vit lentement sortir de l'obscurité. L'homme était petit mais trapu et allait en s'appuyant au mur; la femme, plus petite encore, boitillait derrière lui. Tous deux s'éloignèrent en silence comme si la lumière eût gêné leurs paroles et apporté une trêve à leur dispute; ils se dirigeaient vers la Seine.

Le premier mouvement de Philippe fut de les suivre, puis il consulta sa montre et changea d'avis. Cela n'avait pas de sens. Aussi, les coudes sur le rebord de pierre, il observa le couple^a qui tantôt longeait le trottoir, tantôt gagnait le milieu de la chaussée. Souvent l'homme, pris de vin sans doute, hésitait, puis s'arrêtait; alors la femme s'arrêtait également avec une docilité craintive; à son bras un gros sac noir la faisait plier un peu et déjetait sa taille. Elle attendait que l'homme eût retrouvé son équilibre, et repartait.

Philippe ne les quitta pas des yeux jusqu'à ce qu'ils eussent tourné le coin de la rue, devant un petit café dont la lumière parut les englober. À présent la rue était vide. Personne n'empruntait ce chemin fatigant pour monter de la Seine à Passy. Le pavé luisait comme s'il avait plu; à droite et à gauche les grands immeubles noirs élevaient leurs façades lugubres dans le ciel aveugle. Tout au bout, par-delà le quai où les platanes semblaient veiller sur la nuit, on apercevait l'eau.

Après^b quelques minutes d'indécision, Philippe descendit l'escalier d'un pas rapide et, comme il ne risquait guère d'être vu, il se mit à courir, ce qu'il jugeait intérieurement un peu ridicule, mais la grande avenue se trouvait déserte lorsqu'il l'atteignit¹. De dépit, il haussa les épaules. Cent fois par jour des vies côtoient la nôtre, pleines d'un irritant mystère dont elles ne livrent rien². Mieux vaut s'attacher à son propre destin assez riche en énigmes, assez lourd de secrets pour satisfaire l'inquié-

tude la plus vaste. Cette réflexion, Philippe ne put s'empêcher de la faire en songeant à la banalité du couple qui avait retenu son attention. Que lui importaient ces gens ? Une belle âme se fût attachée à leur trace comme à celle d'une proie, jusqu'au taudis dont on note l'adresse pour la communiquer à une « œuvre », mais la vue de la misère produisait chez Philippe d'étranges accès de pudeur qui ressemblaient à de la sécheresse¹. Il traversa cependant l'avenue, inclina prudemment sa grande taille par-dessus le rebord de pierre surplombant le port, et ne vit personne. Un vent aigre s'éleva tout à coup, balayant la poussière du trottoir jusque dans le visage de Philippe qui se détourna aussitôt et ferma les yeux. À ce moment, il entendit les voix de tout à l'heure.

Elles^a montaient du port et se rapprochaient de Philippe à chaque seconde, mais il se pencha en vain : il ne distingua rien dans l'ombre épaisse qui cachait la rive du fleuve; enfin comme elles passaient juste au-dessous de l'endroit où il se tenait, il comprit que l'homme et la femme avançaient en rasant la muraille. L'idée de les rejoindre se présenta de nouveau à son esprit et cette fois avec plus d'énergie; pourtant il l'écarta. Le port solitaire et mal éclairé était sinistre^b. À en juger par le ton de ses paroles, l'homme devait être hors de lui, la femme ne parlait presque pas. Philippe résolut de les suivre du haut du quai, invisible par conséquent, et d'avertir un sergent de ville si les choses se gâtaient.

Arrivés^c au viaduc de Passy, ils quittèrent le mur pour s'engager sous l'arche et pendant quelques secondes il les vit. L'homme portait le costume des terrassiers et, malgré des épaules voûtées par l'âge, paraissait vigoureux. C'était la plus ordinaire des scènes de ménage, mais l'homme avait bu et de toute évidence la femme craignait qu'il ne la jetât dans la Seine; pour cette raison elle frôlait le mur et tremblait sans doute de ne pouvoir atteindre l'escalier qui la mènerait au quai. Lorsqu'ils reparurent de l'autre côté du viaduc, elle avait arraché le châle qui lui couvrait la tête et montrait un visage blanc transfiguré par la haine et la peur; la force de ces deux sentiments enlevait aux traits leur vulgarité naturelle et leur prêtait une sorte de beauté violente et presque théâtrale. Philippe, devinant qu'elle allait crier, se pencha en avant comme pour recueillir ce son. À ce moment elle l'aperçut. L'homme la tenait

par le bras et la secouait en la couvrant d'injures. Cependant, elle ne quittait plus Philippe des yeux et appela : « Monsieur ! » d'une voix rauque et basse qui le glaça. Il demeura immobile ; dans tout son être il y eut une hésitation qui ne dura pas plus qu'un battement de cœur, mais qui lui parut sans fin. Peut-être ne s'était-il jamais connu avant cette minute¹. Ses mains qui étaient collées à la pierre s'en détachèrent tout à coup et il recula.

D'abord il fit quelques pas dans la direction de Grenelle, puis se ravisa brusquement et traversa en hâte la grande avenue vide. Près de la rue Beethoven il s'arrêta pour souffler et tendit l'oreille. La nuit était calme ; à peine entendait-on le bruit des voitures qui descendaient les hauteurs du Trocadéro et roulaient vers la Seine. Après avoir respiré profondément deux ou trois fois, il reprit sa route en suivant le quai ; et il arriva chez lui presque à la même heure que de coutume.

Il ne dit rien de cet incident à Éliane bien qu'il eût l'habitude de lui rapporter par le menu les petits faits de sa vie quotidienne. Personne ne l'écoutait comme elle. À certaines intonations, elle devinait qu'un récit commençait, et sans bruit approchait sa chaise. Assise un peu de côté, les mains croisées sur les genoux, elle excellait dans l'art de faire oublier sa présence sans que le narrateur eût l'impression de parler dans le vide. C'était une femme de plus de trente ans, petite et mince, à qui le désir de paraître plus grande inspirait de se tenir trop droite, coquetterie malhabile, car un peu moins de raideur lui eût permis de passer pour belle, malgré un teint qui se fanait, un cou jaune et d'assez vilaines oreilles qu'elle montrait imprudemment. Toutefois les yeux eussent racheté des défauts plus graves : tantôt gris, tantôt bleus, la nuance en variait sans cesse comme pour suivre une pensée perpétuellement inquiète. Leur regard se posait sur Philippe avec un air de dévotion dont le spectateur le moins averti eût compris le sens. Elle écoutait ainsi jusqu'au dernier mot les histoires les plus ternes et parfois les plus ingrates, car une attention aussi obséquieuse aveuglait Philippe sur l'intérêt de ce qu'il racontait et il savait être cruellement minutieux. Mais, ce soir-là, il se

tut pendant le dîner et se plongea ensuite dans la lecture d'une revue d'art.

D'abord elle le crut malade et rôda plusieurs fois autour de lui, sous prétexte de chercher sa boîte à ouvrage; par crainte de lui déplaire, cependant, elle n'osa l'interroger. Debout et les mains sur les hanches, elle fit mine d'examiner ensuite le contenu d'une vitrine, mais c'était parce que le profil de Philippe se reflétait dans un carreau du meuble. Il avait cette expression innocente des personnes qu'on observe à leur insu et elle ne l'en trouvait que plus beau.

Ce plaisir dérobé chaque soir procurait à Éliane une émotion si violente, que le cœur ne cessait de lui battre jusqu'au moment où, son silence commençant à devenir suspect, elle quittait son poste d'observation et regagnait son fauteuil. Sa plus vive inquiétude était que Philippe ne déplaçât la lampe, compromettant ainsi le seul éclairage propice. Quant à supposer qu'il pût découvrir sa ruse, une telle pensée ne venait à l'esprit d'Éliane que pour être écartée aussitôt. Ainsi, penchée sur sa vitrine comme la provinciale sur son *espion*, cette femme qui n'osait regarder Philippe en face, de peur de se trahir, le contemplait en tremblant d'amour dans le reflet d'un carreau¹.

L'image se livrait à elle avec une netteté parfaite sur le fond lumineux de l'abat-jour. Sans doute, elle en connaissait les défauts; le bas du visage manquait d'énergie, par exemple : trop lourd, trop doux le contour du menton, et cette bouche gonflée qui s'ouvrait à demi ne savait commander, ni vouloir; de même le nez mince et court indiquait peu de caractère et les narines plates respiraient à peine, mais, plus haut, entre les cils noirs brillait quelquefois une lueur qui animait la gravité classique de ces traits. Là était la vie, la force. À chaque battement des paupières, Éliane croyait discerner la couleur foncée de ces prunelles dont elle soutenait si mal le regard; et souvent, pour mieux y voir, elle s'enhardissait à ouvrir la porte vitrée, à la faire tourner sur ses gonds avec une lenteur infinie. Elle s'effrayait alors de ce visage qui, semblant lui obéir, se rapprochait de ses lèvres à son gré.

Ce soir-là, elle s'aperçut au bout d'un moment que Philippe ne tournait plus les pages et lui en voulut de son silence. Elle n'acceptait pas, en effet, qu'il pût lui cacher

quelque chose, mener dans le secret de soi-même des pensées qu'il n'exprimait pas. Ce cœur esclave nourrissait une impatience de tyran. Que Philippe s'occupât d'une manière ou d'une autre, elle respectait sa lecture, son travail, écoutait ses longues histoires, mais, toujours dominée par la crainte de le perdre, elle ne le souffrait ni oisif, ni rêveur.

Avec une habileté de vieille amoureuse, elle réussissait à lui mettre entre les mains des livres qu'elle avait choisis, afin de lui tracer une voie où elle pût le suivre et le surveiller de loin; mais dès que le regard de son beau-frère s'évadait du texte pour errer à droite et à gauche, elle devenait inquiète et cherchait par de petites ruses à capter de nouveau son attention fatiguée. Bien des fois ce jeu approchait du drame, car, la nervosité aidant, Éliane prêtait un sens néfaste aux distractions de Philippe : son imagination courait tout de suite au plus noir et elle se le figurait, par exemple, atteint d'une maladie atroce qui arrêtrait chez lui le travail du cerveau, ou bien lui supposait une haine subite dont elle était l'objet, un accès de mélancolie qui allait le chasser de la maison pour toujours, enfin quelque chose de funeste qui les séparerait à jamais. Ces pensées se présentaient à elle en même temps, lui ôtant le souffle et voilant ses yeux d'une sorte de brume. Dans ces moments, elle s'asseyait et demeurait immobile jusqu'à ce que la crise fût passée. Philippe reprenait sa lecture et peu à peu la pauvre fille se calmait, mais il lui restait de ce trouble une rancune qu'elle ne s'avouait pas.

Déjà pendant le dîner, furieuse d'un silence qu'elle n'osait rompre, elle avait étouffé de son mieux une de ces colères muettes qui ravagent l'âme. À présent elle n'en pouvait plus de voir cet homme se dérober à elle et réfléchir, en quelque sorte, sans sa permission. Par un geste brusque, elle balaya de la main le rebord de la vitrine et fit tomber un livre et deux boîtes qui s'y trouvaient, faible et timide vengeance qui ne le dérangerait même pas. Plusieurs minutes s'écoulèrent. Elle chercha dans son esprit une phrase banale mais capable de gâter la soirée de Philippe.

« C'est ennuyeux, dit-elle enfin, Henriette a encore oublié sa clef et il va falloir que tu te lèves pour lui ouvrir quand elle sonnera.

— Entendu, fit-il en posant sa revue, je me lèverai. »

Ces paroles prononcées avec douceur désarmèrent Éliane; elle ne voulait pas que sa victoire allât plus loin.

« À la réflexion, c'est inutile, Philippe. Je ne m'endors jamais avant une heure, je pourrai très bien lui ouvrir. Si tu l'entends sonner, ne bouge pas surtout.

— Comme tu voudras. »

Elle vint s'asseoir près de lui.

« Comprends-tu où elle trouve la force de sortir après avoir dormi si peu les nuits précédentes, Philippe ?

— Elle se repose pendant la journée.

— Aujourd'hui elle est rentrée à six heures avec un mal de tête qui l'obligeait à fermer les yeux. Naturellement elle a pris de l'aspirine. Elle en abuse, tu devrais le lui dire. »

Philippe soupira.

« Éliane, ce soir, ne parlons pas d'elle, je t'en supplie. »

Elle se mordit les lèvres, intimidée par le froncement de sourcils dont elle était la cause. Pourtant, malgré sa crainte de déplaire à Philippe, quelque chose d'irrésistible la poussait à parler d'Henriette. Elle s'efforça de sourire comme pour atténuer la mauvaise impression que ses paroles allaient produire.

« Je n'aurais pas prononcé le nom d'Henriette si elle n'avait pas oublié sa clef. Elle te réveille presque chaque nuit. Elle ne se rend pas compte que tu as besoin de tes huit heures de sommeil. Il suffirait de lui dire un mot, elle est bonne. »

Cette dernière phrase qu'elle-même n'attendait pas lui procura une étrange émotion.

« Oui, reprit-elle avec une sorte d'élan, elle est bonne. Maman l'a gâtée, mais elle a du cœur, de bons mouvements. Hier elle a donné de l'argent à une œuvre.

— Le livre de comptes est-il à jour ? »

Éliane ne répondit pas. Le livre, elle le savait parfaitement, n'était pas à jour. Cependant elle se leva et traversa la pièce pour aller le prendre dans un secrétaire; comme elle ouvrait le petit tiroir, elle eut brusquement envie de le refermer et de dire à son beau-frère que, bien entendu, le livre était à jour. Philippe s'en remettant toujours à elle, l'affaire en resterait là. Mais elle écarta ce généreux projet. « Puisqu'il y tient », se dit-elle.

« Voilà, » fit-elle tout haut en regagnant sa place.

Et avec le naturel d'un mauvais acteur, elle ajouta :

« Tiens, non, il n'est pas à jour.

— Comment cela ? Donne-moi ce livre. Mais non. À quoi songe-t-elle ? La page est blanche.

— Et le jour précédent aussi, et mardi, et lundi. »

Elle se penchait par-dessus son épaule, tournant les feuillets d'un air zélé, et son profil impérieux se détachait sur la joue brune de Philippe. Tout à coup elle crispa les doigts sur le livre comme pour le déchirer et d'un geste brusque le reprit sans un mot.

« Qu'as-tu donc ? » demanda-t-il.

Elle se détournait, le carnet serré dans son poing.

« Rien, répondit-elle enfin. Henriette est une enfant. C'est moi qui tiendrai les comptes désormais.

— Comme tu voudras. »

Il allongea la main vers la revue qu'il avait posée sur le guéridon et feignit de lire. Plusieurs fois Éliane passa derrière son fauteuil. Il entendait son pas, presque son souffle, mais gardait le silence dans l'espoir de la décourager, de la chasser. Pâle, les yeux cernés, elle se tint un instant près de lui, guettant le geste ou le regard qui lui permettrait de dire un mot, mais Philippe ne bougea pas. Au bout de quelques minutes, elle lui souhaita bonne nuit et se retira.

Ce fut avec plaisir^a qu'il vit la porte se refermer derrière elle. Un peu plus, en effet, et il lui racontait tout, vaincu par cette humble et tyrannique insistance. Peut-être s'en fût-il senti soulagé, mais à la longue il lui en eût voulu comme d'un secret injustement surpris¹. Avec sa douceur et sa façon presque respectueuse de prêter l'oreille à ses moindres propos, Éliane le forçait à parler souvent un peu plus qu'il ne le voulait et à dire mille petites choses qu'il eût préféré garder pour lui. Ainsi, sans le pousser et en lui posant les questions les plus innocentes, elle obtenait d'un homme prudent et quelque peu circonspect l'indiscrétion sous sa forme la plus commune, celle des confidences. Elle venait chez lui à toute heure, sans bruit, disparaissant dès qu'elle pressentait chez son beau-frère l'ennui de n'être pas seul, et minute par minute, elle dévorait le temps qu'il passait à la maison^b.

Ce soir, pourtant, il eut l'impression d'être grossier.

Chaque jour, comme un encens aux narines d'un dieu, cet amour montait vers lui, patient, fidèle. D'où venait que cela le lassait ? Moins égoïste, il eût tendu par pitié la main à cette femme qui ne demandait rien et cachait de son mieux une passion qu'elle croyait secrète. Sans doute elle était jalouse, d'une jalousie qui éclatait dans tous ses regards, et depuis des années il en était ainsi, mais par une de ces conventions utiles dont la vie bourgeoise est faite, personne ne s'avisait d'en souffler mot. Bien des situations ne deviennent dangereuses que si on en parle. Trois ou quatre personnes sont assemblées et vivent sous le même toit qui seraient peut-être contraintes de se quitter sur l'heure, le jour où une discussion maladroite viendrait tirer au clair ce qu'elles avaient sagement tu jusque-là; elles n'auront pas même la satisfaction d'avoir appris quelque chose les unes sur les autres, puisqu'elles savaient tout; et d'imprudentes paroles les ont dispersées¹.

Il soupira; ces paroles, il avait quelquefois envie de les prononcer. Un besoin de détruire le prenait, un besoin de se nuire à lui-même. Depuis un instant il se tenait devant une grande glace pendue au-dessus de la cheminée et s'observait sans indulgence. En de meilleurs jours, il tirait vanité de sa taille droite et de ses épaules robustes².

Cependant, il ne résista pas au vaniteux plaisir de se passer les mains sur les hanches et, rejetant la tête en arrière, de se regarder de profil. Combien de fois ne lui avait-on pas dit qu'il était bien fait ! Il se souvint que, dans sa première jeunesse, il s'amusait à tenir mentalement une liste des personnes qui le complimentaient sur sa bonne mine : d'abord sa mère, ensuite une sœur qu'il avait perdue, un petit tailleur de la rue Réaumur, et plus tard Éliane, mais les flatteuses remarques d'Éliane ne comptaient pas, parce qu'elles ne se comptaient plus. Et puis, il s'agissait bien de cela ! La semaine passée il avait eu trente et un ans³. À quoi lui servait cette force dont il était si fier ? Elle n'était même pas à lui, car il n'avait jamais rien fait pour la développer, il la tenait d'un père robuste alors que lui, le fils, traînait une molle et vaine existence au fond d'un appartement parisien où l'on respirait mal, où la lumière jetait avarement quelques rayons obliques, pendant trente minutes avant déjeuner.

En général^a des pensées de ce genre ne le tourmentaient guère. D'une nature facile et un peu indolente, il ne trouvait d'énergie que pour éloigner de lui ce qui pouvait troubler son humeur, mais ce soir il n'y parvenait pas. Il boutonna son veston et se lissa les cheveux, mais il savait parfaitement que ces gestes ne répondaient à rien; lisser ses cheveux surtout lui parut absurde, indigne de lui, il n'avait pas le moindre souci que ses cheveux fussent en ordre ou non, mais sans doute espérait-il se donner le change à lui-même en feignant la plus grande tranquillité. Pour la même raison, il se mit à examiner une terre cuite qui ornait la cheminée, entre deux vases d'opaline. C'était la copie d'une *Baigneuse* de Dalou : assise et la tête inclinée, elle se courbait en deux pour s'essuyer les pieds et son bras s'attardait le long de sa jambe comme pour comparer les lignes de ces membres. Jamais il ne la regardait sans penser aux soins qu'en prenait sa mère autrefois; elle l'avait reçue de son père, le jour de son mariage, et quoique au fond d'elle-même cette fille nue lui parût impudique, elle l'entourait d'un culte jaloux et superstitieux. Lorsqu'elle entra dans cette pièce, son premier coup d'œil était pour la baigneuse. Philippe avait mal connu sa mère, mais il se rappelait sans peine l'air à la fois craintif et dur dont elle tournait son visage vers la haute cheminée; il revoyait cette petite femme aux yeux pâles, aux tempes creuses, déplaçant de ses mains veinées le pesant objet d'art. Trop petite pour l'atteindre sans lever les bras, elle ressemblait, dans cette attitude, à une suppliante devant un autel. Ce ressouvenir lui fut désagréable; il lui semblait que dans ce bloc d'argile la vigilance et les frayeurs de sa mère avaient réussi à enclorre quelque chose de mystérieux et d'impérissable¹.

Il se retourna vers le petit salon et contempla un instant les bibliothèques dont les vitres renvoyaient l'éclat du feu. Un grand tapis diapré et des rideaux en pou-de-soie donnaient à cette pièce un aspect prospère. Près du guéridon à colonnes d'acajou, une bergère couverte de velours bis attendait qu'il vînt reprendre sa lecture; le livre était là, sous la lampe. Il porta d'un point à l'autre un regard fatigué, presque hostile. Rien ici qui ne parlât de goût, de réflexion et de sécurité, de sécurité surtout, d'une sécurité morale dont ces rideaux bien tirés présentaient une image matérielle. De la copie de Poussin au

coupe-papier d'ivoire mince et fragile, tout offrait aux yeux l'exemple d'une perfection irritante. Il le sentait confusément sans trouver les mots pour le dire. Depuis son mariage, il n'était question que de ces jolies choses autour de lui, de tissus fanés par les siècles, de porcelaines rares, de meubles signés. C'était Éliane qui avait fait tout cela. Et tout d'un coup, les nuances délicates des velours et des soies se muaient en couleurs éclatantes qui lui crevaient les yeux. Il tira les rideaux d'un geste violent et ouvrit la fenêtre. Comme d'habitude, on avait mis trop de bûches sur le feu, et il étouffait dans ce petit salon où Éliane tâchait de lui faire passer toutes ses soirées.

Dehors, la nuit semblait couler du fond du ciel ainsi qu'un grand fleuve sombre. Il sentait l'air frais se diviser de chaque côté de son visage de même qu'un flot que coupe une pierre. Un profond silence permettait d'entendre le son des larges feuilles que le vent disputait aux branches des platanes. Elles répandaient l'âcre senteur de la mort végétale et se frottaient l'une contre l'autre comme des paumes sèches. Il écouta cette espèce de frôlement qui parcourait les arbres des hauteurs du Trocadéro jusqu'à la Seine. Plus jeune il aimait ce bruit, cette inquiétude; à présent tout cela lui serrait le cœur. Pas une étoile ne brillait. Il leva les yeux et distingua bientôt, dans la voûte obscure, la vaste lueur d'incendie qui s'élève chaque soir de Paris et le cerne d'un halo rouge.

La chambre d'Éliane se trouvait curieusement éclairée, la nuit, par l'enseigne lumineuse d'une maison voisine¹. De grosses lettres jaunes qui s'éteignaient et se rallumaient toutes les minutes exaltaient de la sorte les mérites d'une marque de chaussures. Aussi, même à l'heure tardive où les bruits de la rue s'apaisent, des pinceaux de lumière se glissaient à travers les fentes des volets, jusqu'à la descente de lit, forçant Éliane à rouvrir les yeux. Elle se disait : « Je vais essayer de m'endormir pendant les dix secondes d'obscurité. » Et juste au moment où elle se sentait tomber dans le sommeil, cette clarté vive et criarde la ramenait à elle, comme une fanfare. « Écrire au gérant, pensait-elle, les paupières lourdes, pourquoi pas ? » Mais une autre voix plus lointaine répondait alors : « Si tu te plains, on retirera l'enseigne. Tu feras du tort à ces gens. »

« Tort à ces gens, murmurait Éliane. Tant pis. Je m'habituerai. »

Ce soir-là, pourtant, il n'était pas question de dormir avant le retour d'Henriette. Dix heures venaient à peine de sonner. Elle jeta une pelletée de charbon sur le feu et, passant un tisonnier entre les barreaux de la grille, fit tomber la cendre; de petites flammes pareilles à des fleurs jaillirent entre les boulets; elles dansèrent un instant sous le regard attentif d'Éliane, puis se réunirent tout à coup en une sorte de bouquet dans les volutes d'une lourde fumée verdâtre. Elle posa le tisonnier et ôta ses vêtements. Sa robe de satin noir glissa lentement jusqu'à ses pieds. Comme Philippe tout à l'heure, elle s'examina sévèrement dans la glace avec le désir à moitié sincère de se voir telle qu'elle était. L'éclat du feu avivait son teint d'une manière désagréable. Elle éteignit la lampe et se considéra de nouveau. D'abord elle ne vit rien. Puis dans la lueur rose qui montait du foyer elle distingua la forme de ses jambes que la glace coupait en deux, sa taille un peu droite malgré ses efforts pour la cambrer, enfin son visage dont elle n'apercevait guère que la bouche et les yeux. « Si j'étais plus jeune et très jolie, pensa-t-elle, cette glace ne me montrerait pas autre chose que ce que j'y découvre maintenant. »

À ce moment, l'enseigne lumineuse emplît la chambre d'un rayon jaune, arrachant du visage d'Éliane l'ombre qui la protégeait comme un masque; la flétrissure de sa chair apparut aussitôt dans la multiplicité des petites rides autour des yeux et des lèvres. Une expression de détresse lui fit lever les sourcils et elle ralluma la lampe en soupirant¹.

Quelques minutes plus tard, elle se trouvait assise sur un coussin de peluche, devant le feu qu'elle ne quittait pas du regard. De nouveau, elle avait éteint la lampe, mais afin de ne pas céder à la tentation de dormir, elle laissait entrouverts les rideaux, et la lumière de l'enseigne la ramenait à elle chaque fois qu'elle inclinait la tête un peu trop bas. Les secondes d'obscurité lui paraissaient délicieuses parce qu'elle pouvait s'y cacher, et, dans le noir, la tristesse de n'être plus jeune se dissipait. Devant ses yeux à demi clos la grille pleine de charbons ardents rougeoyait comme un coffret rempli de monstrueux bijoux. Le ronron des flammes la berçait invinciblement.

Table

1589

LE VISIONNAIRE

Notice

1383

Notes

1400

MINUIT

Notice

1423

Notes

1434

VAROUNA

Une ébauche : « Les Pays lointains »

1456

Notice

1483

Notes

1495

SI J'ÉTAIS VOUS...

Notice

1525

Notes

1539

APPENDICES

1571

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

ÉPAVES
LE VISIONNAIRE
MINUIT
VAROUNA
SI J'ÉTAIS VOUS...

Appendices

I. JE EST UN AUTRE

II. ARTICLES

III. IÑIGO

IV. DOCUMENTS

Chronologie, notices, notes et variantes
par Jacques Petit